



LE MONDE ILLUSTRÉ

## ALBUM UNIVERSEL

## Chronique



L'HEURE n'est certainement pas à la diplomatie en robe de chambre.

La crise européenne est à ce point rendue qu'une bagatelle peut précipiter les unes contre les autres les grandes puissances militaires du monde et voici que des événements d'une exceptionnelle gravité sont venus compliquer la situation encore davantage et rendre plus ardue la besogne de nos pacifistes. Le soulèvement de la Pologne, avec les atrocités qui l'accompagnent, rappelant les jours les plus sombres de la révolution française, dit assez les difficultés auxquelles la Russie a à faire face pour maintenir la paix à l'intérieur, pendant que ses plénipotentiaires discuteront à Washington les conditions de la paix en Orient. Mais l'Allemagne, qui convoite depuis longtemps de mettre la main sur la Pologne, est accusée de favoriser en sous-main la rébellion des polonais, à qui elle fournit des armes contre la Russie, ce qui rendrait donc impossible un rapprochement russo-allemand pour résister à l'alliance franco-anglaise. Que veut alors l'Allemagne? Une querelle contre toute l'Europe? Intimidant la France, elle brave l'Angleterre et veut maintenant harasser la Russie. Jusqu'ici la France et l'Angleterre se sont donné la main et la France qui n'acceptera la guerre qu'à son corps défendant, vient de signifier à l'Allemagne qu'elle a atteint la limite raisonnable des concessions. C'est donc le moment pour le Kaiser de manifester son désir. S'il opte pour la guerre et que la Russie prenne fait et cause pour la France, pour user de représailles contre l'Allemagne, celle-ci se trouvera forcée de défendre ses frontières de deux côtés à la fois, pendant que sa flotte sera aux prises avec les flottes combinées de l'Angleterre et de la France. C'est un jeu difficile, que les plus fins diplomates d'Europe ne paraissent pas pouvoir ni vouloir éviter.

En attendant, histoire de se faire la main, les bataillons se massent sur les frontières de France et d'Allemagne et les officiers des deux camps voient, à l'aide de la lunette, les soldats ennemis faire la manœuvre de chaque côté de la ligne, qui les sépare encore.

\* \* \*

On a soulevé dans la presse quotidienne un débat du plus vif intérêt sur l'opportunité de changer la date de l'expiration des baux, en vue de supprimer les inconvénients causés à la petite école par les déménagements du 1<sup>er</sup> mai. L'époque du "grand changement", le 1<sup>er</sup> mai, était déjà un jour de malédiction pour les locataires, les propriétaires, les charretiers, les créanciers, etc... bouleversement universel causé par le désir légitime de quelqu'un de sortir d'une maison et le désir de tout le monde d'y rentrer à la fois. Mais voilà qu'on lui attribue un nouveau forfait, capable de susciter une tempête de l'opinion publique contre une coutume séculaire et créer une révolution dans l'organisme de nos lois civiles, en amendant, réformant et refondant tous ses statuts compliqués et délicats, qui régissent tant bien que mal, plutôt mal que bien, les rapports forcément étroits existant entre les propriétaires et les locataires.

J'ai vu l'autre jour un avocat, à qui je soumettais un argument en faveur d'un changement radical, grimacer de plaisir à la pensée du débordement de causes qui naîtrait d'un tel conflit. Quelle aubaine en vérité!

La question vaut donc qu'on s'en occupe, ne serait-ce que pour y aller de notre petite suggestion et faire ainsi acte de bon citoyen, puisqu'il s'agit de trouver un remède à un triste état de choses, que l'on ne soupçonnait pas encore il y a un mois, mais qui existe bel et bien, depuis que des démonstrations non équivoques ont révélé le mal et sa racine. Nous tenons donc, pour admis, les témoignages des directeurs et des professeurs de nos maisons d'enseignement primaire à Montréal, à l'effet que la désertion de l'école est générale au 1<sup>er</sup> mai et nous en concluons avec les autres, pédagogues de renom comme politiciens convaincus, avocats bien intentionnés comme simples citoyens intéressés à la cause de l'éducation, nous en concluons, dit-je, que le déménagement du 1<sup>er</sup> mai en est la cause. Mais d'après nous on fait fausse rou-

te dans la recherche du remède à apporter au mal. On demande en effet de changer la date des déménagements et choisir à cet effet le 1<sup>er</sup> juillet, voire même le 1<sup>er</sup> septembre. Ce serait changer tout simplement le mal de place et le bouleversement existera quand même, s'il est statué que les locataires seront tenus de démolir leurs meubles tous le même jour.

Ceci nous amène à soumettre humblement que c'est dans ce bouleversement que réside tout le mal. C'est lui qu'il faut songer à supprimer, en rétablissant l'ordre. La question de la fréquentation des écoles est secondaire après tout, c'est la question du bail, qui prime l'autre. La loi qui lie le citoyen et enchaîne le père de famille à l'immeuble qu'il a choisi, voilà l'obstacle. Rendre au citoyen sa liberté voilà la question primordiale, la première qui doit fixer l'opinion. L'autre sera résolue, en autant qu'elle peut l'être, avec la solution de la première. Quand en effet le locataire pourra élire domicile, où et quand il voudra, il veillera à ce que son déplacement, si c'est possible, ne cause aucun préjudice à l'instruction que son enfant reçoit à l'école du quartier qu'il habite.

Pour être funeste le mal qu'on signale en ce moment est du reste inhérent à notre mode d'instruction primaire, si le déplacement de son côté est inévitable. Il y aura toujours des gens qui émigreront d'un quartier de la ville dans un autre et il y aura toujours des enfants qui devront quitter une école pour suivre leurs parents. Or ceux-ci ne craindraient pas d'émigrer s'ils étaient certains de trouver dans le quartier où ils habiteront, une école en tous points semblable à celle que leurs enfants auront quittée et où le cours un moment interrompu reprendra sans perte et sans ennui.

La réforme à accomplir n'est pas neuve. Elle a été réclamée sous tous les régimes qui se sont succédés à la direction des affaires publiques. Mais on n'a pas osé toucher à l'ordre établi. A l'étranger cependant on l'a adoptée depuis longtemps. Aux Etats-Unis, en France, dans presque tous les pays d'Europe, on a rompu avec les méthodes surannées du moyen-âge, et l'on ne s'en porte pas plus mal. Au contraire.

— L'immutabilité d'une loi, — qui n'en est pas une — restreignant à ce point les mouvements des individus, jure atrocement avec l'extrême mobilité de la population d'une grande ville, qui ne connaît à son expansion ni embarras ni contrainte. C'est assez dire que le temps est arrivé pour Montréal de secouer ces vieux liens, usés, qui ne tiennent plus, et nous nous rangeons tout à fait du côté de ceux qui demandent l'abolition des baux annuels pour des baux mensuels et réclament pour toutes nos écoles publiques l'uniformité des livres et du programme d'enseignement.

\* \* \*

Le génie de la réclame!

Naturellement vous pensez que je vais vous indiquer quelque mode de publicité nouveau genre et d'invention américaine! Que non, pour une fois les parisiens ont donné le pion aux yankees.

Oyez plutôt.

Ces messieurs avisent une voiture qui stationne à la porte de quelque magasin. Non pas, bien entendu un modeste fiacre, ce véhicule étant sans doute, à leurs yeux, par trop démocratique. Ils choisissent de préférence les élégants équipages, coupés de maître ou de cercle et même, à l'occasion les automobiles. Et tandis que le cocher, très correct, se tient sur son siège, ne s'occupant pas de ce qui se passe derrière lui, le quidam annonceur colle prestement un papier bleu, rouge ou vert, sur la petite vitre qui est derrière la voiture et le tour est joué.

Quand l'équipage se met en route, emmenant quelque clubman ou quelque jolie mondaine, qui ne se doutent de rien, il est transformé en une sorte de voiture de publicité et les passants suivent d'un oeil intrigué le carrosse aux allures pourtant impeccables, qui promène ainsi, malgré lui, à travers Paris, une réclame pour un nouvel onguent ou quelque nouveau cirage. Quand la voiture s'arrête, il se forme bientôt autour d'elle un attroupement :

c'est un peu comme si l'on apercevait un élégant promeneur avec une pancarte dans le dos!

\* \* \*

Une écho de la Saint-Jean-Baptiste!

Nos compatriotes ont eu à coeur non seulement de bien célébrer la fête nationale cette année, mais encore de la célébrer un peu partout, à l'ombre du clocher du village comme sous les tours de Notre-Dame. Partout sur les collines de notre province on a allumé les feux de la Saint-Jean et jeté aux échos de la montagne les notes joyeuses des chansons patriotiques, comme pour se dire le besoin qu'il y a de se sentir ensemble quand sonne l'heure du danger.

Il nous a été donné d'assister à la célébration de la fête nationale dans un village situé non loin de Montréal, où le chaud patriotisme des habitants, uni à l'esprit d'entreprise de quelques citoyens, ont créé des merveilles et nous avons été là témoin d'un spectacle si touchant que nous ne pouvons résister à la tentation de vous en narrer le simple récit.

Dans les rangs de la procession passait le petit Saint-Jean-Baptiste, revêtu de la toison blanche, les cheveux blonds bouclés comme ceux d'un chérubin et l'air radieux. La foule joyeuse acclamait et les cuivres sonnaient. A la portière de la voiture marchait silencieusement un grand vieillard à cheveux blancs. Il regardait souvent le petit bonhomme de laine blanche qui, dans la voiture, secouée par les cailloux de la route, se raidissait contre le choc. Le vieux avait alors un sourire, puis sa figure redevenait subitement assombrie comme par une sensation douloureuse, un sentiment très intime, qui semblait bouleverser tout son être. Personne apparemment ne portait attention à ce petit phénomène psychologique caché, dont les traits tirés du vieillard attestaient seuls l'existence.

"Est-ce le père du petit Saint-Jean", demandai-je à quelqu'un? Non.

"Son parent alors"? — Oh non, pas parent, répondit mon interlocuteur un peu curieux de connaître sans doute le sujet de mon insistance. Je n'en demandai pas davantage, mais j'étais résolu à percer le mystère, qui maintenant était plus impénétrable qu'auparavant. A côté de la voiture continuait de marcher le vieillard courbé maintenant et visiblement fatigué de sa corvée. La procession allait finir, je m'avançai aux côtés du vieux et sans troubler sa muette contemplation j'attendis le moment de lui parler.

"Vous aimez les petits Saint-Jean-Baptiste"? lui dis-je enfin d'un air bien indifférent en apparence. Le vieillard me regarda doucement sans sourire, mais l'air bon enfant.

"J'aime beaucoup la fête de la Saint-Jean-Baptiste, me répondit-il. Il y a longtemps que je n'ai pas assisté à une belle procession au village et, je ne sais pas, cela me fait quelque chose de regarder le petit Saint-Jean-Baptiste dans sa voiture, avec son petit mouton à côté de lui".

Pendant qu'il parlait le vieillard, un peu agité maintenant et la figure illuminée, avait sorti d'une poche intérieure de son vaste habit du dimanche, un carton jauni et écorné légèrement. C'était une photographie représentant une voiture ornée de fleurs et portant un petit Saint-Jean-Baptiste en tout semblable à celui qui tournait à présent le coin de la rue. La toison blanche, les cheveux bouclés comme ceux d'un petit chérubin, l'agneau sans tache, tout était là.

Je regardai un peu ému le vieillard, qui était redevenu songeur, perdu, les yeux fixés sur le portrait.

"Moi aussi", dit-il, "j'ai fait le petit Saint-Jean-Baptiste. Oh, il y a longtemps de cela, bien longtemps!"

Et il remit tranquillement le carton jauni dans sa poche et partit.

Ainsi c'était là le mystère. Ce qui torturait ce noble et fin visage; tout ce mélange de joie et de tristesse qu'on y lisait, c'était la trace du souvenir.

A. BEAUCHAMP.